

**P. Filhol**

**LE MONDE  
DES  
PARTICULIÈRES**







Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1959, Librairie Gallimard.

## AVERTISSEMENT

*Avant guerre, médecin-inspecteur des maisons de tolérance d'une ville de province, plus tard, à Paris, chargé du dépistage vénérien à la prison de la Petite-Roquette, chef de service du Fichier sanitaire du quartier du Montparnasse, l'expérience que j'ai pu acquérir dans ces divers postes m'autorise à parler en toute franchise des problèmes que pose la prostitution féminine contemporaine.*

*Je m'efforcerai surtout d'en exposer les servitudes pour tenter d'empêcher le fruit vert, la jeune fille, la femme trop sûre de son équilibre d'agir sans discernement mais toutes averties des tares du métier, je tiens chacune pour libre de disposer de son corps à sa guise.*

*Je le dirai sans fard, cependant je pourrais atténuer la crudité des détails par des artifices de vocabulaire, mais je n'ai jamais entendu un guide signaler les pièges de la route dans la langue ingénue du parfumeur qui vante une eau de vinaigre. Je prie en conséquence le sujet prude de retourner, avant lecture, le volume au*

*libraire et de choisir en échange soit une collection de La Semaine de Suzette, soit Le roman d'un jeune homme sage.*

*J'aimerais que le lecteur s'abstînt de relever dans la forme quelque trace de mauvais goût, que, jugeant au fond, il n'attachât d'importance qu'au témoignage et à la bonne foi du témoin.*

*Je me permets, en revanche, d'ajouter à l'épreuve un glossaire de termes techniques, mais les esprits ombrageux ne manqueront pas de préférer la surcharge du texte à la mode allemande.*

*Je souhaiterais ne pas prendre d'autres risques.*

P. F.

**PREMIÈRE PARTIE**

**LES ACTEURS**





## LA SALLE PILOTE

Grand merci de son passeport  
Je le crois bon mais dans cet antre  
Je vois fort bien comme l'on entre  
Et ne vois pas comme on en sort.

LA FONTAINE.

*Le Lion malade et le Renard.*

La prostitution féminine contemporaine se fonde toujours sur l'argent, l'égoïsme de l'homme et l'anesthésie morale de la femme, mais dès qu'il s'agit d'en tracer les frontières, les difficultés commencent et les écoles s'affrontent.

Le public appelle, sans malice, prostituée, la femme qui fait commerce de ses charmes sans se douter qu'il enrôle dans le cortège la danseuse nue, le mannequin de Molyneux et jusqu'au modèle d'atelier. La police et la magistrature se perdent dans un fatras de jurisprudence dont, en réparties cocasses, les défenseurs commis d'office dénoncent à la barre le manque de mesure. Le sociologue d'avant-garde traite sans façon de putain la fiancée qui épouse des convenances sociales et, dans le monde savant, les définitions pseudo-cartésiennes abondent. Celle de Flexner : trafic, pro-

miscuité, indifférence émotionnelle, paraît la plus séduisante, mais la fille n'est pas toujours à l'abri d'une surprise voluptueuse, elle a même créé, pour ce caprice des sens, le joli mot de reluire. Il serait plus correct de tenir la prostitution féminine pour un droit de péage aux fins de jouissance sexuelle. La formule qui exclut la femme entretenue aurait en outre le mérite d'associer à l'acte normal les perversions dont le récit partage toute nature saine entre la nausée et le fou rire. Avec des réserves de détail, il est plus commode de se rallier au choix du public qui permet d'évoquer une foire charnelle avec sa marchandise à l'étal, ses clients et ses intermédiaires.

L'étude de la prostitution féminine par ses formes misérables ou mondaines relèverait plutôt du reportage que de doctrines partisans qui ont la prétention d'en résoudre les problèmes. Au seuil de cette enquête, je crois indispensable, avant toute autre épreuve, de souligner par la visite sommaire d'une maison close, puis d'une salle d'hôpital de province, la condition sordide et les réflexes des filles devant le système du 28 pluviose an VIII qui, chez nous, organisa et rendit presque aimable la débauche contemporaine.

D'entrée de jeu, je pourrais déclarer : la prostitution, je la connais : depuis vingt ans, j'en vis; je préfère donner des gages plus modestes. J'ai dû apprendre, au collège, que la prostituée est une ordure, depuis notre première rencontre avec les pensionnaires de la rue Alfred-Bruyas \*, je ne m'en souviens plus. Nous avions ce soir-là, au siège des Jeunesses, construit dévo-

tement la cité future et le secrétaire de notre groupe, satisfait de la besogne, nous conduisit, en guise de récompense, au bordel d'en face. L'endroit dégageait l'odeur sirupeuse d'une chambre d'amour, un mélange de sexe et de peaux moites. Lorsqu'un drôle disparut au bras d'une fille, nous suivîmes le couple des yeux avec l'attendrissement d'une noce de faubourg au départ des jeunes mariés. Désormais, chaque mois, le jeudi, jour creux de la semaine, nous fréquentâmes le salon. La patronne, une grande bringue dodue, le cheveu flou, le visage teinté d'une couperose discrète, le col pris dans un collier de velours, nous servait, d'une main chargée de bagues, des menthes vertes, s'intéressait à nos projets d'avenir et nous offrit de commanditer un journal pour soutenir la campagne électorale d'un mutin de la mer Noire. Les controverses sur la prostitution ne nous tourmentaient pas, sans doute, lorsque, à la séance annuelle de notre théâtre de propagande, l'ébéniste, d'une voix rocailleuse, déclamaient qu'une femme se vend quand elle ne vaut plus rien, j'applaudissais à tout rompre, mais c'était toute l'aide que j'apportais à la cause des amours candides.

Rue Alfred-Bruyas, il s'établit entre les filles et notre équipe la camaraderie asexuée que connaissent les élèves des classes mixtes. La patronne, goguenarde, nous traitait de flanelles, étoffe dont la trame, par sa mollesse, désigne dans l'argot du Milieu toute inertie génitale. Ces visites m'ouvrirent sur le métier sexuel une espèce de brèche qui s'élargit et me permit de m'évader des préjugés de l'époque vers un état de conscience où l'honnête femme et la prostituée me

parurent d'un même sang et d'une même chair. Par la suite, le hasard m'imposa une charge qui devint une seconde étape dont je sens à distance toute la valeur éducative. En province, les médecins de l'hôpital étaient tirés à leur tour de bête d'une liste où le directeur inscrivait d'office tout nouvel installé dans la ville \*. Soudain, comme dans un sortilège, le titulaire du poste de médecine générale mourut d'apoplexie; le second, frais promu, s'enfuit avec la femme du chef de gare; le troisième eut une querelle avec la Commission administrative et démissionna. J'acceptai de combler la vacance et dans le lot qui m'échut à l'improviste se trouvait la salle 10 — une vaste mansarde où séjournaient, lorsqu'elles étaient atteintes de maladies vénériennes, les pensionnaires de la maison close et les clandestines de la rue chaude.

Je crus que je n'aurais à contrôler qu'une annexe de la salle commune; en réalité, j'entrais dans une aventure où la blouse de médecin cachait mal le rôle de garde-chiourme; en revanche, une épreuve de force devait me contraindre à reviser d'autres articles de foi. L'image conventionnelle de la maison de tolérance et de ses pensionnaires en fut bouleversée d'une manière définitive. J'eus la chance, pour m'éviter les fausses manœuvres du début, d'être secondé dans ma tâche par une jeune infirmière intelligente et douce, au corps menu qu'une luxation de la hanche obligeait à boiter bas. Elle m'accueillit sur le palier du troisième étage. Dans la salle, les femmes sobrement fardées, le cheveu humide, s'étaient recouchées pour la visite; seul s'ouvrait encore libre un lit que regagnait une

fille en chemise. J'écoutai les présentations : roséole \*, chancre \* de l'amygdale, roséole, chancre de la grande lèvre, enfin l'infirmière rabattit la couverture d'une malade et en marge d'une toison brune j'aperçus un semis opale, gélatineux, de plaques muqueuses \* où se devinait une fourmilière de tréponèmes qui, depuis environ cent jours, infectaient l'organisme de la forte fille, une pensionnaire de la maison close, entrée seulement la veille à l'hôpital. Le dogme du dépistage précoce en maison de tolérance s'évanouit de mon esprit.

Je me demandai par quelle mascarade du destin j'étais dans la mansarde, je n'avais ni titres, ni vocation pour m'occuper des femmes en carte et en face de leur chair souillée d'esclaves à l'encan, toutes les fadaïses de la morale me soulevaient le cœur. Mais je n'étais pas dupe du mutisme des filles, j'avais connu déjà de ces silences de dortoir qui crèvent en temps utile pour secouer la tutelle du pion.

En fin de semaine, l'infirmière me reçut sur le palier de la salle avec la mine souffreteuse d'un sous-ordre devant une tuile. Dans la nuit, par la lucarne du couloir une brune sécote, surnommée dans le Milieu la Vache noire, s'était évadée à l'aide d'un drap de lit taillé en lanières rajustées ensuite bout à bout. L'interne identifiait la facture : des nœuds de marin et seule le n° 1 de la salle, une fille du port, était capable de confectionner une pareille corde. Le retour imprévu de la Vache noire, surprise au hasard d'un comptoir de bistrot par l'inspecteur de la Mondaine, n'arrangeait pas les choses; les deux complices refu-

sèrent sec de descendre en cellule. J'avais le bénéfice de la légitime défense et je supprimai à toutes les malades les cigarettes, le courrier et les tarots. Je n'eus pas de remords, je démontrai par ce geste que je ne reculerais jamais devant un chantage pour rétablir l'ordre. J'appris que le chef de service peut être brutal, afin de sauver son prestige, mais il est une faute à ne jamais commettre : manifester à l'adresse de la prostituée un soupçon de mépris, la plus sottise à cet égard possède des antennes, il importe, en toutes circonstances, à travers la putain, de respecter, dans la chaleur de ses cendres, la dignité de la femme. Le médecin, le sociologue, l'inspecteur de police oublieux de ce détail échoueraient dans le décor de la Prostitution comme le Bamban d'Alphonse Daudet en classe de philosophie où, sourd à l'ambiance, il tirait la langue pour s'appliquer à faire des barres.

Je n'ai pas tenté de ramener les fantômes de la rue Alfred-Bruyas et de la salle 10 par une nostalgie d'adulte, mais le contraste seul entre le salon et l'hôpital impose à l'esprit tout l'odieux de la vie d'une fille et la mansarde dans son cadre restreint reste à mon souvenir un modèle d'observatoire, un carrefour entre deux mondes, par ses pauvres joies, ses révoltes gratuites, ses vices nocturnes : des coucheries entre femmes lasses du mâle, elle tenait à la fois de la pension de famille et du lieu de débauche, pour ces anges déchus que les bigotes, avec une moue cafarde, appellent les particulières.

## LE RECRUTEMENT CONTEMPORAIN

Il se fait aussi que vous pouvez attendre huit jours sans en mourir une ouvrière à la journée mais que l'ouvrière ne peut rester huit jours sans manger.

ALBERT LONDRES.

*Le chemin de Buenos Aires.*

L'ombre de la vieille maison, les étapes d'un contrôle encore médiocre et confus, les faux pas de la clinique en salle d'hôpital, ne peuvent servir que de prologue aux actualités de la prostitution féminine contemporaine.

J'avais déjà, à la demande de l'Union Rationaliste, tenté d'en tracer les caractères dans un jeu de causeries radiophoniques et mon entourage, après les éloges de circonstances, m'assura que ma voix était à l'écoute sourde d'une émotion contenue. Lorsque, pour la première fois, je gravis l'escalier de l'immeuble de l'avenue des Champs-Élysées, je sentais surtout sur la poitrine le poids d'une fresque à traiter à la sauvette. Je fus accueilli par le speaker de service qui, après avoir expédié les promesses du bulletin météoro-



logique, me présenta à une foule d'êtres invisibles. Le silence subit me tira du songe comme de l'abîme et une parole inconnue me racla soudain la gorge à la manière d'une arête. Je n'entendais qu'un vague écho, mais à travers le trac qui m'oppressait, je pus cependant observer mon compagnon de chaîne; il eut alors la mine d'un examinateur secourable, tandis que derrière le vitrage, dans la pièce voisine, les opérateurs me semblaient suivre le texte sans être perdus dans la surdité verbale professionnelle. Je fus saisi d'une courte joie qui s'évanouit devant le remords de choquer les moralistes et les doctrinaires dans leur candeur commune. Seul l'effort d'exprimer l'éternel conflit de la chair et du cœur me soutenait vers la fin de l'épreuve.

Le courrier des auditeurs m'apporta, dans un paquet de lettres de toute origine, la semonce de la vieille dame respectable porte-parole de la morale du Christ. Je ne manquai pas de me couvrir de la caution de Jésus dont l'Eglise absout Marie l'Egyptienne \* d'avoir offert en péage son corps au batelier. Le seul mérite de ces causeries consista à me renseigner sur les remous qu'elles provoquaient dans un certain public. J'ai pu de cette façon établir un dialogue sur le recrutement des filles de joie. L'assistante sociale accuse la crise du logement, la mésentente familiale, la propagande de bouche à oreille, la femme de ménage fait le procès de la paresse, la femme du monde du vice, la tireuse de cartes tend le poing au destin. Ces jugements n'ont, à mon goût, que le tort d'être exclusifs. Les causes de la prostitution féminine se recourent souvent en des motifs quasi inextri-

cables. Je vais risquer à mon tour des simplifications dont je viens d'avouer la tare. Le recrutement des prostituées procède soit d'une fièvre des sens, soit d'une gêne subite de trésorerie, soit de l'appât du gain. Je pourrais étayer cette opinion d'arguments d'école. Je crois plus commode, afin de me soustraire au malentendu des formules, d'ouvrir des dossiers de filles, d'évoquer des cas d'une facture concrète, d'exposer surtout des faits dont la découverte est à la portée de tous les médecins du contrôle et des journalistes rompus aux disciplines du reportage objectif. J'ai sous les yeux un modèle du genre : *Le Chemin de Buenos Aires* d'Albert Londres. Je ne ferai qu'un reproche à l'auteur : ne connaître, selon ses propres termes, qu'une usine d'où sort la matière première de la prostitution : la misère. Je me défends d'adopter ce diagnostic, je désirerais même tordre le cou à cette légende.

La marchandise, l'intermédiaire, le client ont déjà un trait de soudure : l'argent, et c'est dans les périodes où la monnaie est abondante que la courbe de la prostitution monte en flèche. La misère, la misère sordide conduit au renoncement de la cloche et par l'espèce d'aboulie qu'elle secrète, elle ne laisse plus à la femme déçue que le geste d'écarter les cuisses à titre gratuit. La prostitution, dans le plein emploi de notre époque, devrait dépérir, mais elle s'étale parce qu'elle se fonde toujours sur un besoin : besoin d'amour, besoin d'une couverture pécuniaire, besoin de tout luxe moderne.

Je ne saurais entendre naïvement par besoin d'amour une sorte de goinfrerie sexuelle. La femme, même

dépourvue d'attraits, n'a qu'à se baisser pour ramasser les mâles : l'appétit de nos compagnes les plus goules peut toujours se satisfaire, mais c'est la fraîcheur d'âme avant l'éveil des sens qui amène la jeune fille moderne à se prostituer. Le fait divers en l'espèce est d'une figure quotidienne : rencontre fortuite du séducteur par le tendron, la tête encore bourdonnante d'un roman du *Petit Echo de la Mode*, éblouissement par la coupe d'un costume bleu pétrole, par le prestige des manières, danse le soir, enfin à la lueur d'une lampe de chevet voilée par une étoffe de mousseline, un visage de chérubin qui se penche sur des pommettes en feu. Le jour, c'est si doux d'écouter ce qu'il dit. C'est ensuite la semaine de fatigue heureuse par l'achat de robes, de linge, de parfums. L'atelier, le magasin, le bureau n'en paraît que plus sombre, mais l'élu ne tarde pas à rompre ce boulet. La proie se façonne, la contrainte du mâle ne se manifestera, en temps opportun, que par une douce violence. Subitement en pleine euphorie le sort abat ses cartes et c'est à la petite femme d'assurer la relève dans les ressources du faux ménage. La fille se cabre, le drôle cogne juste ce qu'il faut pour assouplir la rebelle qui bientôt, toute fière du sacrifice, nourrira grassement son homme. J'enfonce des portes ouvertes, mais il est nécessaire de rafraîchir, en l'occurrence, la mémoire des juges qui oublieraient la raison du cœur.

Je ne crois guère au rapt des rues, aux messages portés à domicile où une matrone séquestrera l'innocente, à toutes les fables dont se repaît l'imagination des amazones de l'Abolitionnisme\* : le consentement au départ, sans doute parfois à fleur de peau, est tou-

jours de rigueur. Il est naïf d'ajouter foi aux mensonges, aux plaintes de l'agnelle reconduite au bercail. Le plus souvent, entre la dose d'ennui que promet la solitude et la chanson de charmes, la fille a fait un choix irréversible, elle est prête à la rafle, à la prison, à l'exil. Elle continue sa marche vers un rêve étoilé : le comptoir où elle trônera à la caisse, des Trianons à sa mesure de Marie-Antoinette de faubourg. Les ligues, l'Armée du Salut se leurrent : l'amante ne brisera pas son cœur, elle ne piétinera pas ses espoirs en échange d'un plat de lentilles : le foyer médiocre, l'existence besogneuse, elle est devenue sourde à leur morale, elle vit déjà dans un autre monde.

A l'autre bord de la société contemporaine, les désordres de la monnaie, les divorces, la mort subite du chef de famille créent parfois une rupture d'équilibre qui étend les ravages de la prostitution jusqu'à la frange de la bourgeoisie cossue; seules résistent encore les fortunes du haut négoce et de la grosse industrie, des forteresses du privilège. J'ai par hasard cueilli dans *le Chasseur Français* une annonce éloquent : veuve de médecin vivrait avec sa jolie fille de quinze ans chez vieux monsieur seul.

Lorsque le soutien de famille disparaît prématurément, l'épouse sans retraite, sans épargne, sans diplômes ne saurait se résoudre à déchoir, à faire des ménages, la plonge dans le restaurant chic, à auner du drap dans une boutique; il lui reste à courir sa chance dans un quartier lointain. Les fiches du contrôle sanitaire recèlent des preuves de ces chutes qui ne procèdent jamais d'une paresse, mais d'un prurit de dignité humaine.





P. Filhol



## LE MONDE DES PARTICULIÈRES

Quelques récentes affaires, comme celle des Ballets Roses, ont rappelé à ceux qui l'ignoraient l'importance de la prostitution aujourd'hui.

L'auteur, P. Filhol, apporte le dossier complet de ce monde à part, qui a ses règlements, ses lois et ses secrets. Mieux que personne il a connu cet univers, non par le hasard d'une enquête, mais parce qu'il a été successivement médecin-inspecteur des maisons de tolérance, en province; médecin à la prison de la Petite Roquette; puis chargé du fichier sanitaire du quartier Montparnasse.

Il explique d'abord comment la prostitution se développe, principalement dans les époques d'abondance. Il trace ensuite un tableau extraordinairement pittoresque des diverses sortes de "respectueuses". Enfin, il dissipe les légendes sur la traite des blanches ou les souteneurs.

Son autre mérite est de présenter un portrait criant de vérité des prostituées: *"Sauf exception, elle se présente à la visite avec l'allure d'une étudiante, d'une institutrice, d'une vendeuse de magasin... La fille laisse en revanche entrevoir des dessous d'une élégance raffinée, le linge de corps a toujours joué un grand rôle dans la vie des prostituées, naguère sa fourniture obligatoire rivait la pensionnaire à la maison de tolérance, maintenant il est encore un luxe qui la retient au trottoir"*.

L'ouvrage s'achève sur un glossaire qui explique à la fois les termes techniques ou médicaux et le langage utilisé dans le monde des particulières.

Éd. DHUIÈGE IMP. - BAGNEUX (SEINE)

850 fr. + T. L.